

Récit



Le 10 janvier 1998, Johnny Hallyday et Françoise Sagan lors d'une soirée chez elle. BESTIMAGE

chanteur évoquait brièvement cette illustre collaboratrice : « C'est une écorchée vive. Quelque part, je le suis sans doute aussi... » Et dans une biographie publiée quelques semaines plus tard (*Johnny, Nil*, 1999), l'écrivain Daniel Rondeau, devenu intime de Hallyday, résumait ainsi les choses : « Dans son nouveau disque, Johnny interprète une chanson de Sagan. Il leur en a fallu des années à ces deux-là pour se trouver. Johnny et Françoise se sont vus enfin, ils se sont parlé, elle a écrit, il a chanté. Leur chanson siffle la fin de la récréation. Les sixties sont terminées, elles ont duré quarante ans. »

L'histoire est un peu plus compliquée, mais il est vrai que, avec le recul, la rencontre des deux légendes avait quelque chose d'inéluctable. Elle, jeune fille prodige des lettres, décrite par Mauriac comme un « charmant petit monstre » après le succès éclair de *Bonjour tristesse* (1954) ; petite bourgeoise espiègle et délurée devenue grande dame de la littérature, mais toujours ivre de vitesse, d'insouciance et de fêtes, troublée par le succès et les éloges, diminuée par les chagrins et les drogues. Lui, promu « idole des jeunes » au sortir de l'adolescence, quand ses déhanchements suscitaient l'hystérie des fans et les remontrances des critiques ; star de la variété et bête de scène, déginglé mais invulnérable, survivant aux échecs et aux modes, attiré par la démesure autant que vers l'abîme. La bourgeoise et le saltimbanque, si différents et pourtant si proches – lui, complexe, qui ne lisait pas ; elle, un peu snob, qui préférait le jazz. Mais ils étaient deux enfants des Trente Glorieuses, libres et provocateurs, qui connurent le scandale comme la consécration. Deux insatiables risque-tout brûlant la vie et les cigarettes, et que leur passion commune pour les voitures de sport faisait ressembler à des bolides destinés à se croiser un jour.

VERTIGES DE LA GLOIRE

« Quand Johnny m'a parlé d'elle la première fois, je n'arrivais pas à croire qu'ils ne se connaissaient pas », se souvient Marc Francalet, qui fit les présentations un soir de 1996. Ami du chanteur comme de la romancière, cet aventurier au grand cœur, charmeur et exubérant, est un entremetteur-né : ancien journaliste devenu homme d'affaires, il n'aime rien tant que de passer d'un monde à l'autre. Il a fréquenté des artistes, des banquiers, des gangsters et des hommes politiques, traversé les hauts et les bas sans perdre sa bonne humeur ni l'envie de « monter des coups ». La presse a toujours été sa passion (il a été photographe pour *Paris Match*, rédacteur en chef de *VSD*), « mais c'est un métier qui ne rapporte pas assez », dit-il en s'esclaffant.

Francalet a connu Sagan aux funérailles d'un ami commun, dans les années 1960. Elle lui a demandé son numéro ; le lendemain, ils déjeunaient chez Lipp et sont devenus inséparables – elle l'appelle « Minou » et lui a dédié l'un de ses recueils de souvenirs. ... *Et toute ma sympathie* (1993). Entre Marc et Johnny, la relation est encore plus ancienne. Depuis leurs escapades au Golf Drouot, au temps des premiers tubes d'Elvis, ils ne se sont pas quittés – seule Laetitia parviendra à les brouiller, comme elle le fera avec bien d'autres. En 1964, il s'est déguisé en bidasse au fort de Vincennes pour prendre le cliché de Johnny en uniforme qui fit la une de *France soir*. « Le soir même, il voulait que je sois son photographe attitré », confie Francalet. Il est devenu mieux que cela : un pote, compagnon de virée et partenaire de gin, presque un frère, capable d'accourir sur un coup de fil pour rire ou pleurer avec lui. Alors, quand Johnny lui dit : « J'aimerais bien rencontrer ta copine Sagan », Marc fait le nécessaire.

Début 1996, un dîner est organisé chez Sawadee, fameux restaurant thaï du 15^e arrondissement de Paris. La table est réservée pour cinq : Francalet et sa femme, Myriam, Sagan, Johnny et Laetitia (qu'il a épousée

Johnny et Sagan, paroles et musique

Parmi les innombrables rétrospectives qui ont suivi la mort de Johnny Hallyday, l'épisode a été évoqué, mais tout juste en quelques mots. Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, Françoise Sagan lui avait écrit une chanson. Intitulée *Quelques cris*, elle figure sur son 42^e album, *Sang pour sang*, dont les musiques ont été composées par son fils, David Hallyday, et qui constitue le plus grand succès commercial de sa carrière. Comment ce titre sorti des mémoires avait-il vu le jour ? On ne le disait pas. Dans quelles circonstances la romancière de la nouvelle vague et le rocker aux mille vies s'étaient croisés, comment leur

RENCONTRE En 1996, après un dîner bien arrosé, la romancière avait écrit un texte pour le rocker. L'histoire de cette chanson oubliée est aussi celle d'une rencontre inattendue

DESTINS L'association des deux monstres sacrés, aussi fragiles et déjantés l'un que l'autre, est à l'origine du plus grand succès commercial de Johnny Hallyday. Voici comment

HERVÉ GATTEGNO

étrange et fugitive association s'était nouée, les exégètes ne le racontaient pas. Au milieu de l'océan des hommages posthumes, la rencontre des deux monstres sacrés semblait comme un îlot perdu, une étape oubliée dont il fallait retrouver le chemin.

À la parution de l'album, pourtant, la présence de Sagan parmi les auteurs était un événement en soi. C'était le 14 septembre 1999. Brandissant la pochette au 20 Heures de France 2, le présentateur Claude Sérillon en parlait comme du fait marquant de cette sortie très mise en scène. « *Johnny Hallyday a eu recours à ce qu'on appelle des auteurs* », annonçait-il. Dans le reportage qui suivait, le

Récit

au mois de mars précédents). « Johnny était toujours en retard, raconte Francelet. Je l'ai prévenu : "Sois à l'heure. Françoise est une dame, on ne la fait pas attendre." Je n'osais pas lui dire qu'elle était trop fatiguée pour veiller tard. » Fragile, mélancolique, la romancière n'est plus la fêtarde d'autrefois. Elle ne se remet pas de la mort de Peggy Roche, la femme de sa vie. À 60 ans, elle a perdu l'inspiration et la santé. « Elle bâclait des livres pour s'acheter de la drogue », se désolait encore le journaliste Guillaume Durand, qui fut l'un de ses derniers confidentiels. Également intime de Johnny (il était son témoin au mariage avec Laeticia), Durand précise : « Lui aussi était au creux de la vague. Il avait du mal à retrouver le succès. Sa marionnette des Guignols l'avait blessé. Il se sentait le personnage dérisoire d'une comédie. Il voulait rebondir, sortir par le haut. Sans en avoir forcément conscience, ils pouvaient se faire du bien l'un à l'autre. »

Le soir prévu, « Johnny arrive cinq minutes avant 21 heures, en costume, et Françoise, elle, était en retard », s'amuse encore Marc Francelet. Nerveux, Hallyday patiente en sifflant une bouteille de pouilly fumé – domaine de Ladoucette, son vin préféré. Sagan arrive à 21 h 45, confuse, en expliquant qu'elle ne retrouvait pas son chien, joliment baptisé Fouillis. Johnny et elle « s'embrassent, un peu gênés », et la conversation commence par cet échange hilarant.

– Johnny : « Tu sais, Françoise, j'ai lu tous tes livres. »

– Sagan, pince-sans-rire : « Oh, et moi, Johnny, j'ai écouté tous tes disques... »

On s'attable. « Tu as écrit de très belles chansons pour Mouloudji et Juliette Gréco, avance le rocker. Tu ne voudrais pas en écrire pour moi ? » Sagan ne dit pas non – elle a toujours des soucis d'argent –, elle émet juste une réserve : « Il faudrait que je te connaisse mieux. » « Alors ils se sont raconté leur vie », dit Francelet. Les vertiges de la gloire, les souffrances, Saint-Tropez et l'Amérique – plusieurs bouteilles de Ladoucette y passent. Johnny parle de son père qui l'a abandonné, de ses années de bohème, des angoisses qui le taraudent. Ils se découvrent des points communs – l'instabilité, la méfiance, les accidents (l'un et l'autre ont failli mourir au volant : lui en 1967 dans le Midi, elle dix ans plus tôt dans l'Essonne), le jeu (ils seront tous deux interdits de casino), les addictions, presque toutes les addictions. « Quand je l'ai ramenée chez elle, elle était ravie, se

rappelle Francelet. Et puis, à 5 heures du matin, j'entends mon fax qui crépite : c'était la chanson. Elle avait écrit toute la nuit... »

UNE FÊTE POUR MASSIMO

Le temps de réveiller la secrétaire de Sagan, seule capable de déchiffrer ses pattes de mouche, pour faire taper le texte, l'expérimenté fonce chez Johnny. Le chanteur lit en silence, estomaqué. Puis il lance, dans un éclat de rire : « C'est Nathalie qui va être sur le cul ! » Francelet explique : « Même après son mariage avec Nathalie Baye [de 1982 à 1986], il a toujours voulu l'impressionner. Elle fréquentait les intellos, elle était cultivée – c'est elle qui lui a présenté Godard, Michel Berger. Devant elle, il avait toujours peur de ne pas être à la hauteur. Alors une chanson de Sagan pour lui, quelle revanche ! »

Les six couplets racontent la vie d'un homme au rythme de ses cris, de la naissance à l'amour et au triomphe, jusqu'au moment où la solitude « brise [sa] voix » et lui dicte cet aveu : « L'écho de ma vie me fait peur. » Ému, Johnny appelle Sagan pour la remercier. Elle est enchantée. À ses amis, elle annonce que sa chanson figurera sur le prochain album de Hallyday.

« Elle était très heureuse de l'avoir fait, se rappelle son fils, Denis Westhoff. Johnny Hallyday, ce n'était pas trop son style, mais elle était fière d'y être arrivée. » Sur le rocker, elle confie à l'époque : « J'aime ce côté fou, autodestructeur, impudent, innocent qu'il y a chez lui. » Elle est si enthousiaste qu'elle lui fait parvenir deux autres textes, qu'elle évoquera

plus tard dans une unique interview télévisée. Le premier, « assez romantique », marmonne-t-elle, raconte « l'histoire d'un homme en armes » ; l'autre décrit la relation d'un homme avec une compagne « vieille et laide » dont il n'arrive pas à se séparer « et finalement, c'est sa guitare ». Ni l'un ni l'autre ne deviendront des chansons. Les textes n'ont jamais été retrouvés. « Ma mère ne gardait rien, soupire Denis Westhoff. Je dirais même qu'elle égarait tout. Après sa mort, toutes ses notes, tous ses cahiers avaient disparu. »

Quant à *Quelques cris*, son heure n'est pas encore venue. Il reste à mettre des notes sur les mots.

« C'était quelque chose de très écrit, très personnel ; trouver une musique qui colle n'était pas évident », se souvient Caroline Molko, alors directrice artistique chez Uni-

versal. Johnny confie cette tâche à Pascal Obispo, avec qui il travaille sur l'album *Ce que je sais* (qui sortira en 1998). Comme le résultat ne lui plaît pas, d'autres sont sollicités – on parle de Goldman, de Gérard de Palmas. Sans résultat. « Il adorait le texte, il enrageait que personne n'arrive à faire une musique dessus », témoigne Francelet. Déçue, Sagan l'interroge régulièrement. « Minou, sais-tu ce que devient ma chanson ? » Il n'en sait rien, elle n'insiste pas. « Elle avait cette légèreté qui lui faisait vite oublier ce qui la contrariait », dit Francelet.

Entre Johnny et elle, plus de contacts. Après une année entière sans monter sur scène, le chanteur est absorbé par la préparation d'un méga-show au Stade de France, programmé pour janvier, puis pour septembre 1998. La romancière, elle, collectionne les ennuis – personnels, fiscaux et judiciaires. Elle est hospitalisée durant plusieurs mois dans une clinique normande, mise en cause dans une histoire de commissions pétrolières en Ouzbékistan à laquelle elle ne comprend rien. Elle a du mal à marcher, mais veut encore faire la fête. Pour célébrer le retour à Paris du play-boy Massimo Gargia, un ancien amant, qui vient de sortir de prison en Italie, elle donne une réception.

Le Tout-Paris se bouscule dans son appartement du quai d'Orsay : Ursula Andress, Gina Lollobrigida, Gérard Depardieu, Carole Bouquet, Annie Girardot... « Françoise était comme ça : généreuse, tendre, formidable, raconte Gargia, théâtral, en roulant les r. Et quand Johnny est arrivé, tout le monde était aux anges ! » C'est Francelet, bien sûr, qui l'a amené. « Il voulait dîner avec moi, raconte-t-il. Quand je lui ai dit que Françoise donnait une fête pour un pote qui avait eu des ennuis avec la justice, il m'a tout de suite demandé : "Tu crois que je peux venir ?" Tout de noir vêtu, Johnny porte le bouc, des lunettes noires et un béret à l'effigie de Che Guevara. « À ce moment-là, il préparait avec Étienne Roda-Gil une comédie musicale sur le Che ; il était dans la peau du personnage », explique Francelet en riant. Roda-Gil n'a jamais fini l'écriture des chansons, mais les retrouvailles avec Sagan sont immortalisées. Deux photographes conviés à la soirée saisissent la scène, ce 10 janvier 1998. Ce sont les seules images qui existent de leur rencontre.

PASSAGE DE TÉMOIN

À l'automne suivant, tout se précipite. Chez Universal, Caroline Molko a découvert le texte de Sagan. « Johnny était fier de me le montrer, c'était comme si elle lui avait fait un cadeau », se souvient-elle. L'idée lui est venue d'un album plus écrit, plus littéraire. Elle sollicite le romancier et scénariste Vincent Ravalec, Philippe Labro, qui a déjà souvent collaboré avec Hallyday, Pierre Grillet, ami et parolier de Bashung, auteur de la troublante *Madame rêve*. S'y ajouteront Miossec, Zazie et le parolier Éric Chemouny, ami de Sylvie Vartan et de David Hallyday. Le fils de Johnny composera toutes les musiques de l'album. « Johnny lui avait confié la chanson de Sagan, et lui, il avait su composer une mélodie qui collait », poursuit la directrice artistique. De là à faire tout un album, il y avait plusieurs pas à franchir.

« Au début, j'ai refusé, confie David Hallyday. Je vivais aux États-Unis, j'étais loin de la musique française, je préparais un album pour moi. Et puis je l'ai pris comme une chance et un défi. Je me disais que c'était peut-être la dernière occasion que j'aurais de travailler avec mon père. » Entre Johnny et son fils, les rapports ont souvent été froids, tendus – à éclipses en tout cas. Parti à l'âge de 6 ans à Los Angeles avec sa mère, Sylvie Vartan, le

jeune homme s'est fait un prénom et une carrière loin de lui – un océan les sépare. « J'ai posé deux conditions pour accepter, précise-t-il. Que mon père m'appelle pour me le demander, avoir carte blanche. Il a dit oui. » Ainsi va naître l'album *Sang pour sang*. « Tout est allé très vite, ajoute-t-il. J'ai écrit les musiques comme ça, sans forcer. Il y avait quelque chose d'évident. Sans doute que dans cette histoire de sang, de lien père-fils, il y avait du vrai. »

De *Quelques cris*, David garde le souvenir d'un « texte à la fois très dur et angélique, très spécial ». « Dès que je l'ai lu, j'ai su que c'était pour lui. Les sonorités, la rythmique des phrases, tout collait. » Les mots de Sagan l'intimident – « Je voulais être à la hauteur », s'excuse-t-il. Finalement, ils lui inspirent une mélodie puissante, grandiloquente, « une chanson de stade, mon père adorait ce genre-là ». Ce sera la dernière à être enregistrée. Après l'avoir écoutée, Sagan appelle David pour le complimenter. « Votre

musique est formidable, je suis heureuse. » Il en est encore impressionné. « Sagan, c'était quand-même quelqu'un... »

Peu avant la sortie du disque, Johnny interroge Francelet. « Tu crois que Françoise accepterait de me vendre les droits de la chanson ? » Le chanteur a le sens des affaires. Il a souvent procédé ainsi, de sorte qu'il est le coauteur officiel de bien plus de chansons qu'il n'en a écrit ou composé. Francelet transmet la proposition à Sagan. « Minou, tu crois qu'il m'en donnerait 50.000 francs ? » répond-elle. Quand Johnny entend le chiffre, il fronce les sourcils. « Elle plaisante. » « À ce moment-là, décrit Francelet, il a ouvert son coffre et il m'a donné 100.000. En cash. Il était comme ça. Il ne comptait pas. » Françoise n'avait pas non plus une âme de banquière. Le soir-même, elle emmenait « Minou » et flambait toute la somme au casino d'Enghien.

Le jour de sa mise en vente, l'album fait un triomphe. Deux cent cinquante mille exemplaires s'arrachent en quelques heures. À la fin de l'année, il s'en est écoulé un million – le premier disque de diamant de Johnny Hallyday, et le titre d'album de l'année aux Victoires de la musique. Les ventes totales dépasseront deux millions, son meilleur score en un demi-siècle de carrière.

Johnny rayonne. Lui et son fils s'affichent ensemble, souriants et complices, le temps de la promotion. À l'origine, l'album devait s'appeler *Tel père, tel fils*. C'est sur le conseil de Sylvie qu'on lui a préféré *Sang pour sang*. On ne parle pas encore de la succession du chanteur, puisqu'il est plus vivant que jamais, mais quelque chose se joue qui est de l'ordre du passage de témoin. Sagan, elle, ne se montre pas. « Elle était déjà passée à autre chose », suppose Marc Francelet. En fait, elle s'enfonce. Elle vit recluse chez sa dernière compagne, Ingrid, dans un hôtel particulier de l'avenue Foch où elle dépérit « en pantalon de jogging, des Burlington aux pieds, sifflant des verres de whisky », se souvient Guillaume Durand, qui résume d'une formule : « Cette femme proustienne aura vécu comme Keith Richards. »

Johnny et elle ne se sont jamais revus. À quelques reprises, ils ont échangé deux ou trois mots, quand elle était au téléphone avec l'ami Marc. David Hallyday, lui, n'a jamais rencontré Sagan. « C'est un regret, avoue-t-il. Cette chanson, c'est une des fois où j'ai eu l'impression de faire quelque chose de bien. » Sagan est morte le 24 septembre 2004, treize ans avant Johnny. Son héritage n'a suscité aucune bataille, elle n'a laissé à son fils que des souvenirs et un monceau de dettes. D'ailleurs le manuscrit de *Quelques cris* n'a pas été retrouvé non plus. Tout porte à croire que ce fut la dernière oeuvre originale de Françoise Sagan. ●

« J'aimerais bien rencontrer ta copine Sagan »

Johnny à Marc Francelet



Le 19 janvier 1998, Françoise Sagan et Marc Francelet. COLLECTION MARC FRANCELET.